

EN L'AN 1940

DANS NOTRE BONNE VILLE DE TOUL

La population supporte avec calme les nombreuses alertes de jour et de nuit. On signale quelques combats d'avions dans la région d'Ochey (...). L'escadrille de Toul possède quelques Curtiss et plusieurs des nôtres ont été décorés de la Croix de Guerre. Tous les matins, départ des avions et retour le soir, les victoires sont signalées par différents exercices que font les vainqueurs au-dessus de la ville. A deux reprises on distingue un avion portant une large blessure sur le côté et qui rejoint avec difficulté sa base. Nous sommes très heureux de savoir les occupants indemnes.

Dans les dépôts, la vie est normale mais l'instruction est presque insuffisante: l'école du soldat, le salut, quelques marches militaires, un prochain départ pour la Corse. Avec le mois de mai, reprennent les beaux jours. Mai et juin se passeront sans pluie -pouvait-on supposer que la température allait se prêter à la tragédie? Tout fait pressentir la grande bataille.

Nous avons vu la Ile D.N.A. dans le Nord, la XIe D.I., à son tour, attend les ordres de départ. Elle est, paraît-il, bien en forme. Des éléments du 15e Génie ont exécuté de nombreux travaux dans la région des étangs, et près de Sarreguemines...

Les jours suivants...

De nombreux avions ronronnent, nous marchons à bonne allure pour arriver en gare. A l'entrée, on distingue le chef de gare, casque sur la tête, placé à l'entrée: "Messieurs, plusieurs lignes sont coupées, il en résultera un retard dans

le départ des trains, rendez-vous dans les abris". Officiers, sous-officiers, soldats..., beaucoup sont des chasseurs, fantassins, artilleurs. Tous les visages sont graves. Un souci: rejoindre son unité et faire son devoir. Les heures s'écoulent: 9h45, heure de la séparation.

Que le lecteur veuille bien me suivre, nous sommes à la Caserne Ney: 6h40, l'alerte. Aussitôt, on ouvre les portes pour livrer passage aux hommes qui vont se rendre aux tranchées-abris creusées près de la caserne. Fort heureusement, on ne trouve pas de clef. On se rend au poste de police, on perd du temps, vingt bombes sont tombées. On se rend à la tranchée pour constater les dégâts, celle qui devait être occupée n'existe plus. C'est donc une grande joie de ne pas l'avoir occupée car beaucoup y auraient trouvé la mort.

La caserne sur la R.N.4 Toul-Nancy à la sortie de Jeanne d'Arc (Dommartines-Toul) reçoit de nombreuses bombes qui ont provoqué des dégâts matériels. Des bombes sont tombées près du village. Une série spéciale est accordée au terrain d'aviation. On a parlé de victimes civiles, ici pas de renseignements précis, de même pour la caserne du Luxembourg.

Un départ Toul-Paris: 20 H...

En raison de ces nombreuses alertes, on se rend compte qu'il n'y a que peu de sécurité en ville, les habitants des campagnes ne pourront plus venir en ville. Pour cause de trains supprimés, le danger est partout. Une décision est vite prise pour les miens: selon les ordres,

rejoindre les beaux-parents et ensuite partir en Bretagne dans la famille, ce qui sera fait.

Le 15 mai, les derniers adieux, et départ pour le train partant de Toul à 20 heures. Au-dessus de la gare ronronnent des avions. Alerte! Les abris sont complets, on s'installe au petit bonheur. Retard des troupiers; ils disent venir de la région de Sedan et cette ville a été occupée. Bref, un renseignement que l'on aurait préféré ne pas connaître le même jour, ceci pour une famille de cette région qui est avec nous.

Les wagons sont plus que complets; on s'entasse, quelques gestes, départ à la grâce de Dieu. Ce train arrivera très tard à Bar-le-Duc. L'ordre est donné de laisser le train aux évacués. Départ dans la nuit le 16, entre Vitry-le-François et Châlons-sur-Marne. L'embouteillage de cinq trains, le bombardement de ces deux villes, jettent la confusion parmi les voyageurs. Le train n'avance plus, de nombreux évacués arrivent exténués, on fait de la place, on entend les bombes, ce sont des heures d'anxiété pour ceux qui les ont vécues. Le train arrivera en gare de l'Est vers 16 heures: 320 kilomètres en vingt heures.

Le service de la Croix Rouge et la tenue des soldats dans ce train furent parfaits. Retenons bien la date: 16 mai 1940.

Pourquoi ne pas partir?

Une grave question se pose: que va devenir Toul sous les bombardements, qui, dans quelques jours, seront monnaie courante? Certes, on compte bien sur la ligne Maginot. Elle ne craquera pas, mais il y aura danger journalier sous les bombes.

Aussi beaucoup de familles songent-elles à se mettre en sécurité. Le commerce est au ralenti, sauf l'alimentation. Mais comment viendront les approvisionnements? C'est un problème angoissant.

A l'heure de la séparation, j'ai dit aux miens: "A la grâce de Dieu", ceci par suite d'une décision que j'avais prise moi-même à une époque où je ne songeais pas à la guerre.

Reportons-nous quelques années plus tôt, exactement en 1937. Si nous voyons ma situation de gérant-employé de commerce depuis trente-six ans à cette maison, j'ai une responsabilité, presque un devoir à remplir. Mais bientôt, le travail sera supprimé. A cela s'ajoute le rôle que j'ai eu à remplir, très modeste je l'avoue, à la section des Anciens Combattants de Toul. En février 1937, sur la proposition du sympathique secrétaire général de la section, je fus désigné membre du comité. A cette première réunion, je fus désigné à l'unanimité des membres présents "porte-drapeau des Anciens Combattants de Toul", ayant été à l'honneur pendant trois ans, soit à Paris, Nancy, Lironville, à toutes les fêtes locales. J'ai pensé qu'un porte-drapeau avait un devoir à remplir, il était tout tracé. Je devais, quoiqu'il arrive, m'unir dans le danger, comme partout avec les gens de bon exemple, nombreux à Toul.

Joli mois de Mai...

L'ordre d'évacuer ne parvenant pas, beaucoup de familles quittent la ville, malgré le danger de circuler dans les trains. J'organise ma vie: repas de midi à la pension, le soir repas frugal la nuit dans mon lit, malgré les alertes fréquentes.

Mon employée, habitant à proximité des casernes bombardées, ne revient plus. Pendant les alertes, il faut faire sortir les clients, ce qui n'est pas toujours facile. Le lundi 20 mai vers 11h20 un chef de train me disait:

-Vendez-moi une chemise, un veston, ce que vous pouvez. Voilà cinq jours que je ne me suis pas déshabillé, j'étais dans le train jeudi entre Vitry et Châlons...

Et il me fournit forces détails. Un coup d'oeil sur le calendrier me cause quelques soucis car je n'ai pas de nouvelles des miens. Encore un renseignement que j'aurais préféré ignorer!

Au restaurant, je converse avec quelques militaires. Certains, déjà blessés, vont repartir. D'autres, chargés du ravitaillement, redescendent de Belgique.

Un groupe en permission recherche le 22e T.A...

Le jour suivant, à 13h10, la rue est déserte. Soudain, un tac à tac fait lever la tête. Un avion que l'on ne voit pas mitraille au sol. Ce fait se reproduit quelques jours plus tard. Les aviateurs ont quitté Toul, il en sera de même pour le service sanitaire. Le départ des dépôts se fera à une date ultérieure. Aucun renseignement ne nous parvient, sauf par radio. Je suis anxieusement les nouvelles transmises. La vie chez soi devient pénible, des quantités de personnes bien renseignées colportent des nouvelles que l'on voudrait ignorer, -toujours des gens de bon conseil-, longs bavardages bien inutiles.

Heures sombres (14.06)

Ce vendredi, les premiers trains du matin déversent une foule nombreuse, cette activité est anormale. Aux questions posées, on nous dit que l'ordre est donné d'évacuer les villages autour de Toul. Le canon, que l'on entendait au loin, dans la région de Longuyon, s'est sensiblement rapproché. Mon parti est vite pris, j'ai un devoir à remplir, revoir maman, âgée de 76 ans, à Mandres-aux-Quatre-Tours, distant de vingt-deux kilomètres.

Sur la route Dieulouard-Toul, une longue colonne de troupes en voitures, camions, avec de lourdes pièces sur des tracteurs, officiers, service sanitaire à cheval, quelques cyclistes... Tout avance avec cohésion. Beaucoup d'hommes somnolent dans les voitures, aucune conversation, l'indifférence est complète; il est vrai qu'une troupe qui retraite l'exécute toujours avec peine. Rappelons-nous notre retraite, après la Bataille des Frontières, le 26 août 1914, malgré les combats héroïques de notre belle division (42e) de Verdun. Nous avons la présence de nos officiers, marchant à nos côtés, ce qui était pour nous tous notre réconfort.

Reprenant à pied la route Toul-Verdun, j'arrive à Ménil-la-Tour (onze kilomètres). Cette route est déserte, sauf beaucoup "d'autogènes" (sic) qui

nous cassent les oreilles: c'est l'évacuation de la région de Metz, le transport de matériel d'aviation. Dans la traversée des villages, les rues sont désertes. On ne sait quelle décision prendre: il est pénible de tout abandonner (...) Ménil-la-Tour, Ansauville, Hamonville, enfin Mandres.

Un ronronnement... Six avions, de nombreux éclatements à moins de trois kilomètres... L'écho de la forêt... Le temps superbe vous rend l'écho plus sonore... On croit qu'ils viennent sur nous, on se jette dans le fossé, enfin ils disparaissent vers un convoi sur route...

Au Nord de Toul, que voit-on..?

De retour à la maison, un repas frugal, deux oeufs, des pommes de terre, eau, café... Je m'empresse de rendre visite aux voisins, et me rends ensuite au village pour rencontrer différentes personnes. Un éclatement sans rien voir... Un second, je me précipite contre un mur. Monsieur Gigout, instituteur en retraite, arrive et nous dit que ces deux bombes viennent de tomber sur un convoi ou sur une colonne sur la route.

A l'autre partie du village, deux officiers, des sous-officiers et quelques soldats attendent l'ordre de départ, ils appartiennent à "un service de tout repos" (sic). Je fais mes adieux, remonte sur ma bicyclette et par Hamonville, Ansauville, après quelques arrêts, je reprends la route départementale Verdun-Toul. A hauteur d'une côte, deux voitures de front klaxonnent. Cycliste d'occasion, je pars dans le fossé, j'en sors avec deux cicatrices au front, une écorchure à la joue. A demi-assommé, j'entends la voix d'un ami:

-C'est toi, mon pauvre A...?,

Son épouse est déjà partie au village... Un quart-d'heure plus tard, une voiture attelée d'un cheval, s'arrête. Le maire, Monsieur A. arrive. Ces deux bons amis s'arrêtent, et me chargent sur la voiture et je suis reconduit chez une cousine.

Une demi-heure plus tard, je remonte en bicyclette pour Ménil-la-Tour (neuf

kilomètres), paye ma location de bicyclette et repars à pied vers Toul. Arrivé à la crête, je fais des signes à un convoi militaire. La voiture s'arrête, le sergent et moi fixons nos regards entre le fort Saint-Michel et la Côte Barine: une longue colonne de fumée monte vers le ciel. L'incendie fait rage. A la jumelle, on distingue nettement les progrès de l'incendie, l'horizon s'obscurcit de gros nuages...

Journée tragique...

Un ordre bref, le camion repart. Les troupes de Metz-Génie se rendent à B. à sept kilomètres au Sud de Toul. Au faubourg Saint-Mansuy, je remets quelque menue monnaie et rentre en ville. Je traverse nombre de rues. Drôle d'impression, personne, je me rends chez l'ami G.L. Sa jeune fille, infirmière, me fait un pansement. Je conte ma mésaventure et apprends les lourds événements de la journée: la gendarmerie, qui m'avait remis le matin un laissez-passer, a quitté Toul -mauvaise augure-. Une bombe est tombée sur la toiture de la Belle Jardinière et de la Société Electrique, une autre sur la pâtisserie Thouvenot, et la chapellerie "Modes pour Dames-Zambeau".

Au restaurant, c'est le dernier repas. Par malchance, une dame attend un bébé: c'est une question d'heures. Je seconde de mon mieux le service, plusieurs cyclistes et autres militaires insistent pour prendre un repas.

-Comment, vous ne savez pas? Une bombe est tombée à Ménil-la-Tour, sur la maison Aubriot, et elle est en flammes.

Ce sera ce même jour qu'un groupe d'avions déversera quantité de bombes sur le village de Bouvron, à neuf kilomètres au Nord de Toul! Ces appareils passent au-dessus du village, font demi-tour et lâchent leurs bombes.

Le soir du 14 fut peut-être le signal de départ de la grande majorité de Toulois, c'est la tristesse complète. De longues colonnes de gens qui fuient par la route, encombrent celle-ci. La guerre et son cortège de misères, en plus des victimes...!

La Manutention en feu (14.06.)

Nous apprenons avec peine le décès, en Normandie, de Monique Miller, fille de Monsieur Miller, maire de Toul. En raison des circonstances, le maire est rentré précipitamment...

Toul possédait, dans l'intérieur de la ville à la caserne de Rigny, une série de fours militaires. On cuisait journalièrement plusieurs centaines de kilos de pain. Un bâtiment très moderne comprenait le ravitaillement de vivres, des réserves et de nombreux fours modernes à très grand rendement.

La 23ème section d'ouvriers formait des équipes nombreuses de boulangers. Le travail était pénible, ingrat, puisque les braves gens mobilisés n'étaient pas comptés comme combattants.

La nourriture était de moyenne qualité, certains ouvriers recevaient des vivres pour compléter leur repas. Par contre, l'autre bâtiment contenait de quoi alimenter plusieurs divisions ou corps d'armée.

Dans la matinée du 14 juin, des ordres de partir furent donnés aux hommes et aux équipes de travail.

Quelques heures plus tard, toutes les dispositions étaient prises pour incendier farine, conserves, café, sucre, représentant plusieurs millions. Le parc à fourrage subira le même sort.

Je me permets une impression. Sachant que, plus tard, nous apprendrons que nos combattants manqueront de vivres, n'eut-il pas mieux valu faire appel à la population qui, en quelques heures, aurait pu se partager, au petit bonheur il est vrai, cette marchandise, plutôt que de la livrer aux flammes? Cet incendie, gâché de millions de francs, n'a pas laissé bonne impression.

Unis pour la même cause...

Le départ des deux tiers de la population laisse l'aspect d'une ville déserte. Peu de magasins sont ouverts, il faut organiser sa vie, quantité d'ouvriers seront sans travail (...). La cave se trouve

au n°8, braves gens, les repas seront pris au n°6, ravitaillement assuré grâce au dévouement du pâtissier et à l'amabilité de sa dame. Monsieur D... décide qu'au cas où le magasin serait bombardé, j'aurais refuge chez lui. Sa dame et ses jeunes filles sont absentes, le fils est aspirant. Du reste, il serait imprudent d'ouvrir les magasins. Quant à stationner dans les caves et y passer la nuit, c'est pénible. On y manque d'air. Ce n'est pas la vie d'un homme!

(...) Tous les services ont quitté la ville; la poste a suivi le mouvement. Les archives sont dirigées sur Bayonne, aucun écho de la bataille.

Des avions passent dans tous les sens, très librement et pour cause. Les heures sont longues, l'inertie est complète. Je fais une visite à la mairie et rencontre G.L., le personnel, Monsieur Fr... qui va se dépenser les jours suivants, des conseillers bénévoles qui remplacent les adjoints absents, beaucoup de bonnes volontés pour seconder le maire. La joie de rencontrer tout le personnel de la ville:

-Moi, je ne pars pas, et toi?

-Non, je reste!

Cela fait plaisir. Toutes ces conversations se terminent par une cordiale poignée de mains. Des gens qui ne causeraient pas en temps normal, deviennent de bons amis.

Une averse de bombes...

Depuis le 20 mai, nous vivons sans mémoire des jours et des dates. Ce matin du 16 juin, nous circulons à la recherche de vivres (...). Suite à une conversation, je réponds:

-Venez à deux heures, poussez la porte du couloir, et vous ferez choix de deux chemises et quelques caleçons.

Le repas terminé, je rentre précipitamment. Quelle heure est-il? 13h40... Les articles sont placés sur le comptoir... Quelques minutes d'attente... Un éclatement sinistre, les rideaux de fer ont vibré, un carreau est cassé à l'intérieur, un autre, plusieurs encore... Transi de peur, je vais me coller dans le coin d'un rayon... Tout ceci en l'espace de plusieurs

secondes, que faut-il faire? (Jusqu'à ce jour, j'avais fait fi des abris, ce sera pour moi une rude leçon). Je sors de ma cachette, à l'aventure. A l'arrière du magasin, les vitres ont résisté. La véranda est dépouillée de ses lambeaux de vitres. Enfin, prenant mon courage à deux mains, je sors pour regagner l'abri:
-Malheureux, où étiez-vous? Toujours le même!

Je réponds, tout penaud:

-A partir d'aujourd'hui, je serai plus prudent... (mais j'oublierai d'en tenir compte dès le lendemain!)

Des groupes d'hommes de la ville et le Service des Eaux arrivent en courant. Le maire, en tête, donne des ordres rapides pour le déblaiement car il y a de la casse. La rue est encombrée et il y a une ou deux victimes.

La rue Gambetta et ses lourdes caresses...

Si nous considérons la bombe tombée le 14 sur la Belle Jardinière et celle du 16, probablement la première sur la Samaritaine, nous les trouvons à moins de cent mètres de distance, et selon la même trajectoire. Aucune précision sur l'arrivée des avions. A l'Hôtel de la Comédie, une dame, se trouvant en haut de l'escalier, s'est retrouvée en bas. Dans la rue, un civil a eu la gorge tranchée et sa femme fut blessée.

Une visite chez Gravel-et-Baehr

(Après le 16 juin, il ne m'est plus possible de fixer les dates. Ma mémoire faisant défaut... Ceci devait se passer le 17). Je sors du magasin, quelle heure est-il?... 14 heures. Des groupes de civils passent près de moi lourdement chargés.

-Où vend-on toute ces marchandises?

-Comment tu ne sais pas l'ordre?

-Monsieur Baehr a dit à Monsieur le Maire que l'on pouvait disposer de sa marchandise. On est allé au frigorifique. Les gens ont pris la viande. Puisque les soldats sont partis, il va falloir manger.

Je poursuis et vois dans la foule des personnes autres que des ouvriers. Tous ces gens sont heureux et sourient au passage. A l'intérieur, une véritable

cohue, on se frôle, on vous cogne, des monceaux de marchandises sont à terre, des charrettes, des voitures d'enfants encombrant la cour, une femme crie au passage:

-Vous pouvez vous servir, on a le droit.

Après examen des personnes, je prends une boîte de "Petits Beurres", trois paquets de chicorée, et quelques bouillons "Kub", le tout à la main. Ceci servira demain à ravitailler nos soldats. Dans le couloir, deux femmes se disputent:

-Oui..., vous m'avez presque cassé le bras!

La foule est telle que l'on ne peut l'arrêter. Dans la soirée, nouvelle grave: nos troupes reculent, on n'entend pas le canon, on parle de combats autour de Verdun. De nombreux évacués viennent de la région de Verdun, de Saint-Mihiel, des Hauts-de-Meuse, de la région Nord de Thiaucourt... Un spectacle lamentable!

Monsieur le Maire,...

Mardi, 9h30? Monsieur D. et moi, après une courte promenade, croisons le secrétaire général de la mairie. Sur son invitation, nous le suivons. Dans la salle de l'école maternelle, aménagée en mairie provisoire, nous attendons les ordres. Le personnel travaille, le maire et son secrétaire en chef discutent des graves problèmes. Soudain, la porte s'ouvre :

-Monsieur le Maire? (Ce dernier s'avance la main tendue). Je suis colonel d'intendance, j'ai trois corps d'armée à nourrir, et je n'ai rien à donner à mes hommes. Je vous demande l'autorisation de disposer de la marchandise des établissements Gravel-et-Baehr. On juge de la surprise et de la suite de la conversation: rien à leur donner. Le jour suivant, un lieutenant du 149e R.I.F. sort de sa voiture et vient vers moi:

-Je suis adjoint au colonel, au fort de Villey-le-Sec, indiquez-moi où je pourrais acheter quelques vivres, etc...

-C'est le colonel R. qui commande le 149e?

-Lui-même...

-Votre colonel était mon lieutenant en 1914, je reste navré à cette nouvelle...

Dès 5 heures du matin, les troupes sont au contact, combattant le jour, marchant souvent la nuit, rien à leur donner. Ces dernières viennent de la ligne Maginot, région Stenay-Longuyon, après avoir reculé pas à pas. Qu'il est donc pénible de revivre par la pensée ces jours néfastes. Que d'ordres donnés à la légère, alors que des milliers d'hommes, souvent le plus en danger, devaient en supporter les conséquences.

Une visite nocturne...

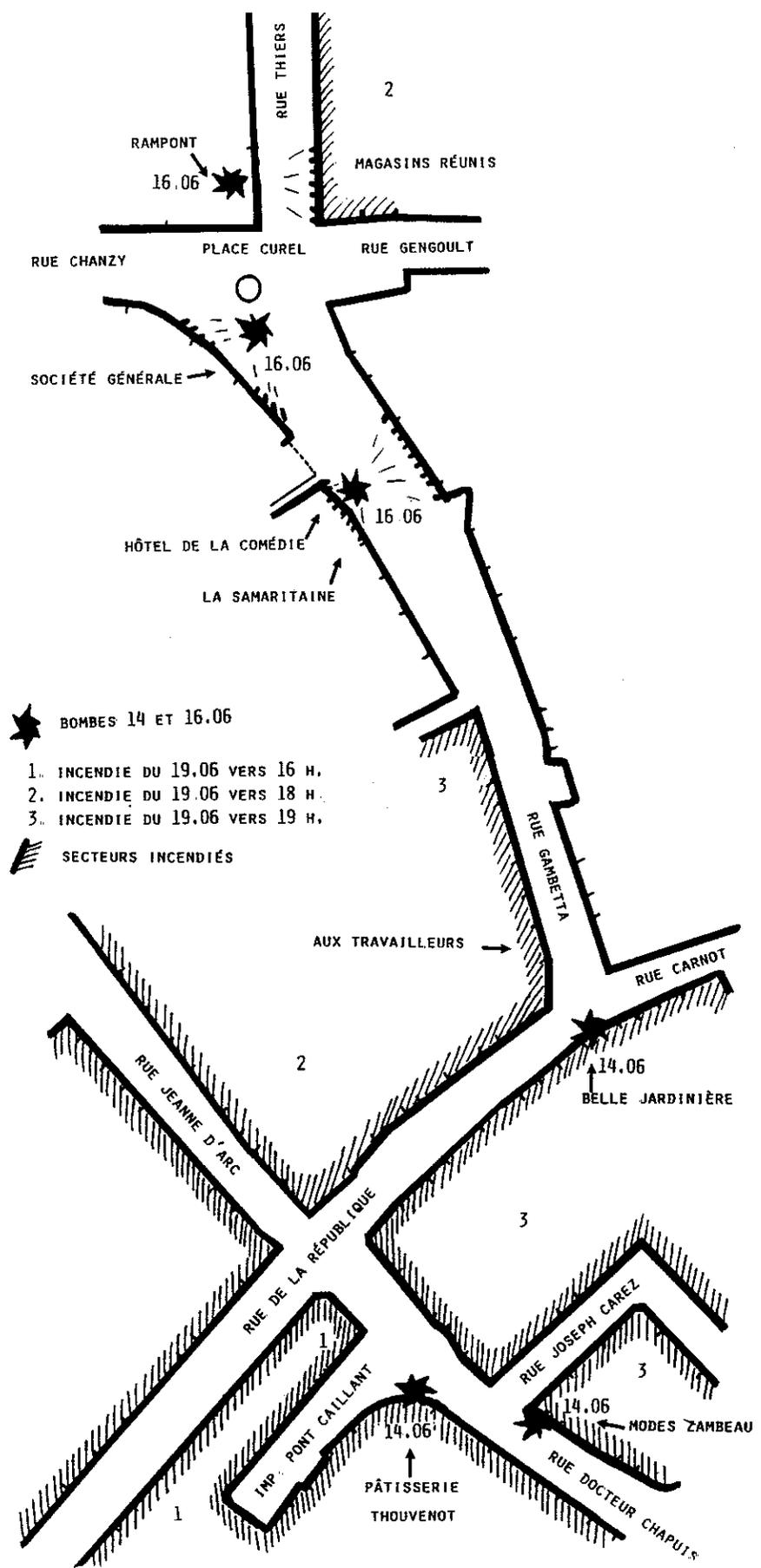
Les éclats de bombes ont causé de nombreux dégâts: ils ont descellé des portes. Aux Magasins Réunis, un rideau de fer est sorti de sa rainure. Ce fut, je crois, ce qui encouragea de nombreux visiteurs, gens curieux par nature. Ne les avait-on pas habitués à acheter bon marché depuis la création des braderies, vers 1934?

Le lundi matin, un violent coup dans les volets de fer m'éveille. En raison du jour, je n'y prête aucune attention. Dans la journée, témoin de ces nombreux va-et-vient, je prends toutes mes dispositions pour dormir en paix. Cela ne sera pas possible! Dès la tombée du jour, on entend de nombreux bruissements de pas. Est-ce un mot d'ordre? Tous ces noctambules doivent-êtré chaussés d'espadrilles ou de pantoufles. Plus avant dans la nuit, des voix se font entendre.

0h30. Du premier étage, j'entends que l'on vient de s'arrêter, une voix dit:

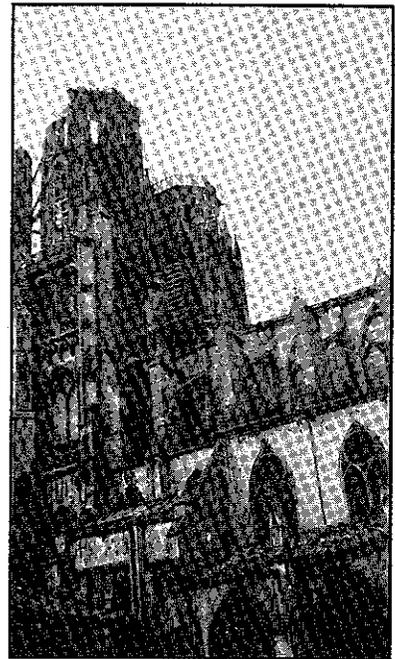
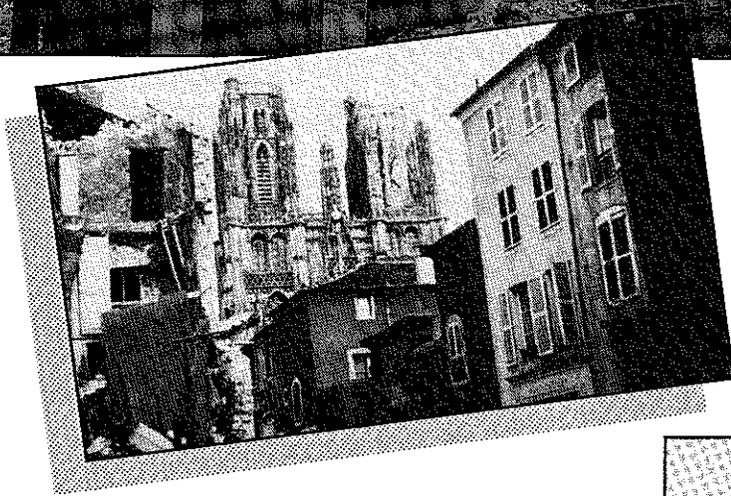
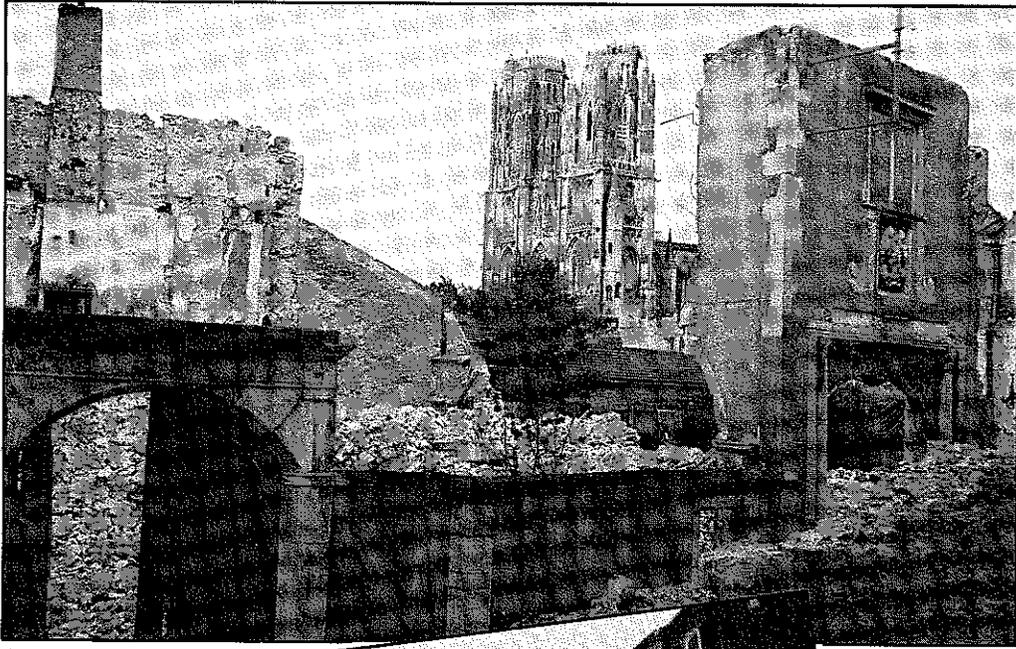
-Ca y est, on y va.

Deux violents coups d'épaule dans une porte de couloir... Que dois-je faire? Je m'habille en hâte. Toutes mes dispositions sont prises car ma confiance est limitée dans la résistance de cette porte. Me plaçant à la fenêtre, j'invite mes "acheteurs" à se présenter dans la journée. Silence complet. Un quart-d'heure plus tard, je descends et constate avec plaisir que la porte a résisté grâce à un petit verrou intérieur.



INCENDIES ET DEGATS





Peu après, un coup de revolver est tiré dans la glace de la Belle Jardinière. Le service d'ordre n'existant plus, on conçoit la liberté qu'ont pris certains noctambules.

Le jour et la nuit, va-et-vient continu...

Le jour me libère de mes soucis. Aussi, Monsieur D. m'invite à coucher chez lui. J'accepte avec grand plaisir. Les Magasins Réunis ont l'entrée libre. Les clients déplacent légèrement le rideau de fer... Chez Vuillaume, "Confection pour Hommes et Dames", les amateurs de tous les âges s'y engouffrent. A la Samaritaine, les mannequins dames sont déshabillés, quelques-uns sont replacés légèrement vêtus. L'entrée des "Chaussures Robert" permet d'y pénétrer sans difficultés. L'essayage se fait sur place, sans le secours de vendeurs.

Nous devons nous contenter d'éviter le même sort à nos maisons, aussi sommes-nous toujours en surveillance. Par un heureux hasard, rien ne sera tenté dans notre partie de rue. Nous le devons à nos anciennes et solides fermetures. J'en suis tout heureux! Mais le jour suivant, plusieurs autres magasins attirent ces mêmes clients "bénévoles"(sic).

Le magasin Antoine voit la foule des grands jours. Sacs à mains, maroquinerie, s'étalent dans la rue. Le non-choix tombe à terre. Parfois le suivant, lourdement chargé, marche sur la marchandise. Aux "Chaussures Leclerc", on chausse hommes, dames et enfants. Il y a de quoi habiller des familles entières, on ne s'en prive pas. Chez Poirot, chapelier, on fait à son aise le choix de casquettes et de fournitures pour enfants.

Certains magasins d'alimentation ont dû subir le même sort, il semble bien qu'ils ont dû être réservés pour des jours suivants. A part cela, aucun incident...!

La retraite

(L'en-tête de cette page devait porter la débâcle, mais la retraite est indiquée pour les braves qui ont fait leur devoir.)

Ce sont les nombreux isolés, en tenue, sans armes et, presque tous, sur des bicyclettes volées dans les villages évacués. Ces hommes sont ceux de la débâcle, à la recherche de vivres. Parfois la musette contient litres ou bouteilles. La conversation est difficile. Cette triste vision m'écoeure.

Une boulangerie est ouverte. Le pain est fait par un homme de 65 ans, assisté d'un jeune homme de 14 ans car les patrons sont partis. Malheureusement, une queue s'est formée. Les soldats se bousculent, une vitre est cassée.

Au bureau de tabac, la demoiselle devra fermer, car, dans la soirée, les arrivants ne veulent plus payer. Un épicier mobilisé arrive et vend avec ordre et méthode.

Dans cette foule de soldats se trouvent quelques groupes en bon ordre. Les habitants donnent un peu de pain, de la confiture, du sucre, des boissons. De mon côté, un petit morceau de pain, des biscuits Gravel-et-Baehr et quantité de morceaux de sucre. Ce mouvement de troupes désemparées, sans cohésion, a duré au moins trente six heures.

De nombreux convois arrivent par la R.N.4, se suivent et sont dirigés, par le faubourg Saint-Evre, vers Vaucouleurs, d'autres vers Moutrot-Ochey. Dans les voitures, beaucoup de gestes, peu de gradés. Entre les voitures de nombreux cyclistes circulent. Ces hommes seront les combattants des jours suivants, et malgré notre mauvaise impression du moment, nous ne les oublierons pas dans la bataille.

Officiers, sous-officiers et soldats

Sur les remparts, un détachement du 155e R.I. a formé les faisceaux. Les hommes errent à l'aventure, ils ont faim et nous ne pouvons rien pour eux. A défaut de nourriture, certains boivent. Près d'eux, d'autres s'endorment. Ces unités sont en liaison avec le 149e R.I. qui se trouve dans la région de Villey-le-Sec. Ils seront demain de la "partie de plaisir". Un tirailleur, fusil, sac et tenue parfaite, descend la rue Gambetta. Je vais à sa rencontre. Il est fatigué, marche pénible-

ment. Je le conduis par le bras, lui indique la maison Robert et, peu après, je l'aperçois pénétrant à l'intérieur du magasin.

C'est un Algérien, soldat modèle, car il voudrait manger mais refuse du vin. Son régiment a été décimé au fort de Vacherauville, à l'Ouest de Verdun. Un lieutenant du 155^e R.I.F. s'avance, rue Gambetta. D'une voix énergique, il remet, par ses paroles, un peu d'ordre dans cette foule. Il doit partir et la pagaille réapparaît. Quelques sous-officiers et soldats passent bien en ordre, les dames de notre cave distribuent ce qu'elles peuvent, et prennent plaisir à causer. Réconfort moral qui nous chasse la vision du matin. Où sont nos troupes? En retraite venant de la région de Verdun, de Thiaucourt à trente cinq kilomètres, au Nord de la ville. Sans doute les nôtres ont-ils décroché et battent en retraite par trois routes différentes: R.N.4 Paris-Strasbourg, route départementale de Verdun par Saint-Mihiel-Apremont et route départementale Fresnes-en-Woëvre et Thiaucourt-Toul.

L'arrivée de nombreux évacués

N'ayant pas vu l'arrivée de ces malheureux et leur triste sort, je ne puis que répéter certaines bribes de conversation. Les villes de Verdun et de Saint-Mihiel furent évacuées par les maires et la population. Plus d'ordre, plus d'organisation. Cette foule sans ressources, -femmes de tous âges, vieillards et enfants-erre à l'aventure, traverse à la hâte des villages où on ne trouve rien car beaucoup sont partis. De plus, combien de femmes sont chargées de famille et accompagnées de plusieurs enfants en bas âge (...). "Allez à Toul, les habitants ont quitté les Hauts-de-Meuse, et y sont", Un groupe est guidé par un prêtre meusien qui me dira:

-Je suis le sort de mes paroissiens.

Nous verrons Monsieur F. et sa dame à la descente de voiture, et prendrons en charge un groupe de six ou huit personnes, cela pendant le séjour de ces malheureux.

Les casemates désuètes sont occupées par cette foule. Une vie pénible

s'organise mais où chacun partage le même sort. Le baromètre est au beau-fixe.

Quelques rares magasins d'alimentation livrent leur maigre stock, aussi voyons-nous ces gens s'y précipiter. Les habitants, immédiatement au Nord de Toul, contournent la ville et poursuivent vers le Sud. C'est une longue file de voitures sans fin. Certains tomberont sous les éclats de bombes, sur la route tragique Moutrot-Colombey...

Sourds grondements dans la nuit...

Dans la demi-obscurité, une colonne d'infanterie s'avance en bon ordre. Ne distinguant rien, je suis cette colonne qui se dirige vers la cathédrale. Les faisceaux sont formés sur le parvis, une certaine cohésion règne et fait plaisir à voir: lueur d'espoir, c'est un détachement du 15^e Génie. Le capitaine m'apprend qu'ils feront sauter les ponts cette nuit et nous conseille de ne pas nous alarmer en entendant les détonations.

Des hommes se déplacent, et, en suivant le dédale des rues, se dirigent vers les Magasins Réunis.

En fin de journée, ce sera l'épuisement complet du stock d'alimentation. Les civils et les soldats qui se rencontrent sont en parfait accord.

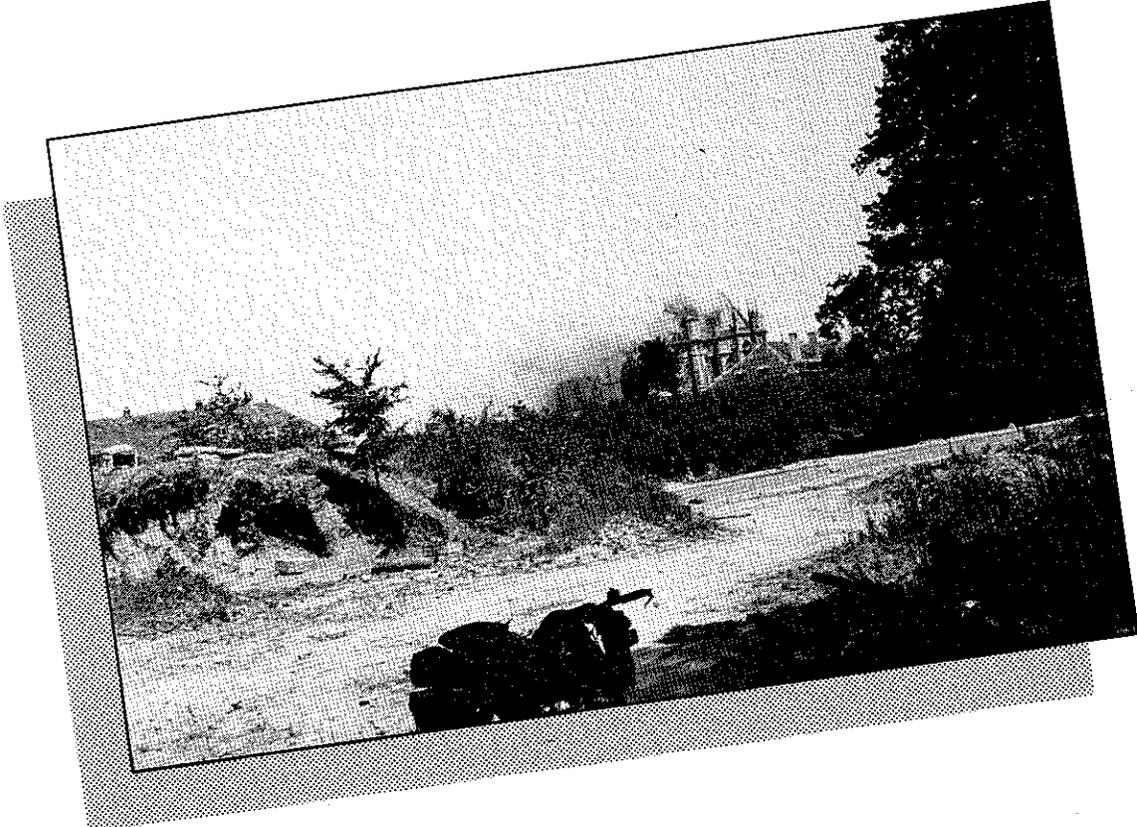
Les musettes se garnissent de bouteilles et de quelques paquets de biscuits. Si vraiment ces hommes n'ont pas ou peu de nourriture, nous devons les excuser.

L'écho des détonations nous tient en éveil. Toutes viennent de l'extérieur de la ville, en direction de la gare, du pont sur le canal de la Marne-au-Rhin, de la route de Paris, transformée en 1938, du pont de la Moselle élargi en 1938, et du pont-canal, faubourg Saint-Mansuy. Sur d'autres ponts d'importance secondaire, nos troupes placeront des mitrailleuses au débouché, et par leurs feux de mousqueterie et autres, vont tenter de retarder l'avance ennemie. Telle sera leur mission au petit jour.

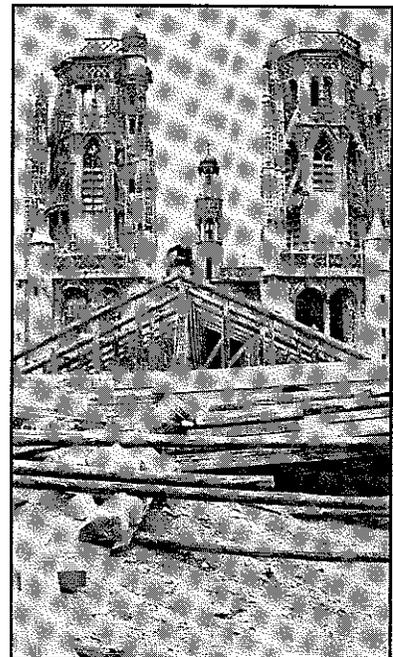
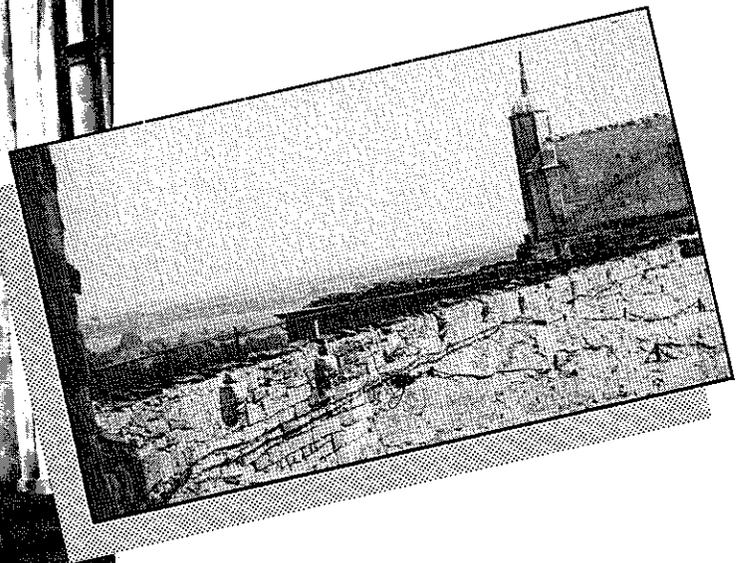
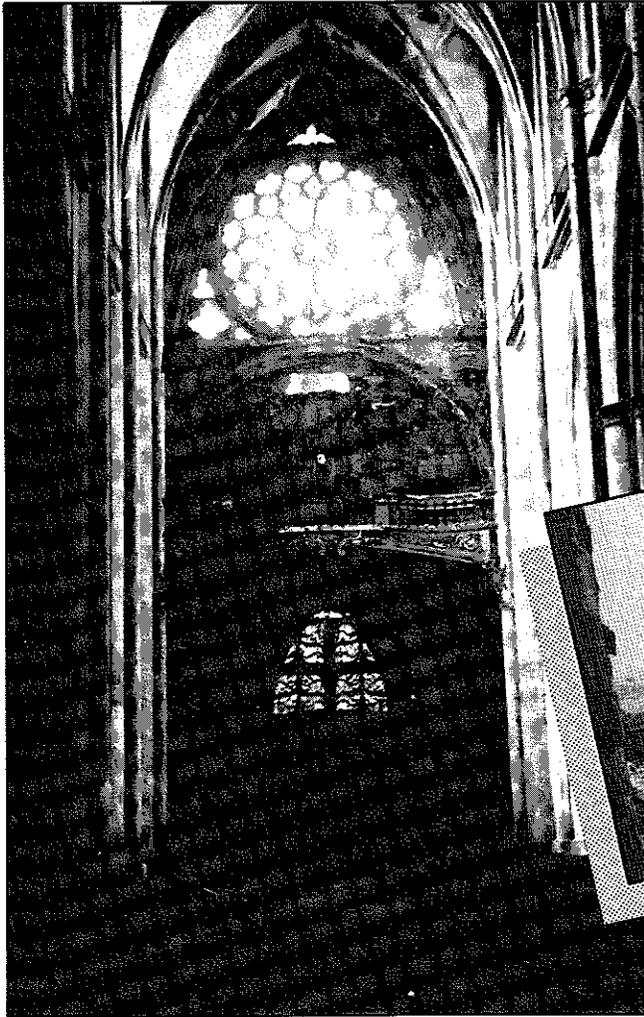
Quelques échos de la bataille.

Monsieur T. est un beau vieillard à

LA CATHEDRALE SAINT-ETIENNE BRULE...



DES DEGATS CONSIDERABLES



l'esprit lucide malgré ses 85 ans. Son fils est tombé au champ d'honneur en 1915 et son petit-fils est lieutenant d'active.

-Rendez-moi un service, j'ai besoin d'une lampe électrique.

-Où pourrais-je trouver cela?

Ce sera fait quelques heures plus tard, car il m'apprend que son petit-fils est passé hier pour l'embrasser.

Le lendemain, vers 5h30, une secrète pensée m'anime: revoir et saluer ce jeune officier. Près du monument aux morts, trois fantassins du 227e sont au repos. M'étant approché:

-Je demande à voir le lieutenant T.

Ces hommes sont surpris. L'un me demande avec méfiance de présenter ma carte d'Ancien Combattant, un caporal arrive, je pose la même question. Il me répond:

-Je connais le lieutenant T., il n'est pas à notre bataillon.

La conversation est agréable mais un 105 vient s'enliser dans la bourbe du fossé bordant les remparts. Tous disparaissent et vont rejoindre leur poste. Le 227e R.I. est une unité qui s'est bien battue sur les remparts, au faubourg Saint-Evre et plus au Sud.

Le 100e R.I. borde la nouvelle route nationale, le long des remparts et va s'accrocher méthodiquement pour reculer ensuite mais avec cohésion et discipline.

Une tombe en bordure de l'intersection de la route Toul-Vézelize, creusée sur la route, porte l'inscription "Lieutenant Touronde, ... régiment, tombé le ... juin 1940." Qu'un hommage soit rendu à cet officier, aux officiers et soldats tombés en ces jours tragiques, dans le secteur de Toul sous une avalanche d'obus et de mitraille.

Sous les obus dans la ville...

Malgré la présence des troupes organisées défensivement le long du canal au faubourg Saint-Mansuy et le lendemain au faubourg Saint-Evre, il ne pouvait être question que de tenir quelques jours. Le fort Saint-Michel, qui couvre la ville au Nord ainsi que d'autres puissants ouvrages, n'ont pas ou peu tiré. Or, l'ar-

mement moderne fait défaut, aucun préparatif n'avait été fait pour réarmer nos forts, ce sera en somme la poitrine de nos soldats qui formera le rempart.

Alors que nos troupes s'accrochent au faubourg Saint-Mansuy, les habitants de la ville poursuivent la vie quotidienne. De temps à autre, des groupes de quatre ou six avions passent au-dessus de la ville, se dirigeant vers le Sud. Des obus martèlent la sortie de la ville, chaque série est suivie de violents tirs de mitrailleuse sur les nôtres. La veille, l'ouvrage de Villey-le-Sec a fait des siennes par ses tirs fréquents de 75, mais aujourd'hui, tout s'est tu. La bataille, qui en est à son cinquième jour, se terminera avant la fin de ce jour. L'ensemble des obus, dans les deux camps, ne paraît pas avoir fait beaucoup de dégâts. Nous avons pu circuler, à plusieurs reprises, dans certaines rues de la ville sans toutefois s'aventurer vers les remparts.

L'ensemble des évacués et des habitants, réfugiés dans les remparts, doivent passer de longues heures d'angoisse.

TROISIEME PARTIE

N'étant pas Ancien Combattant 1939-1940, ayant passé les heures après le départ des nôtres dans une cave et un appartement, il ne m'appartient pas de faire la moindre allusion.

Nous allons vivre les heures de l'occupation, l'organisation des services, la grave alerte et enfin, les dernières heures avant la tragédie du 21 juin.

La vie à TOUL, vers le 20 juin...

A la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, la population de la ville était de 12 600 habitants, de nombreuses femmes, mariées à des officiers et autres gradés, quitteront Toul avec leurs enfants, rejoignant leurs parents dans d'autres régions, d'où une diminution de la population. Pendant la période d'hiver, d'octobre à mars, aucune modification sensible ne sera relevée. Cependant, nombre de familles, non retenues par leurs intérêts, quittent la cité pour habiter

la campagne, où elles se croiront plus en sécurité. Des ordres de la préfecture avaient prévu l'évacuation complète de Toul.

Les bombardements des 10 et 11 mai dans le pourtour de la ville jettent un certain désarroi. Les départs isolés sont nombreux. Enfin, le 14 juin, c'est la débâcle par les routes et les derniers trains.

La population est réduite à environ trois mille personnes. Dans ces jours sinistres l'on voit arriver des quantités d'évacués sans logis. Fort heureusement la température est clémente et les remparts vont les recevoir.

La population est alors d'environ cinq mille âmes. Tout est à réorganiser. Les commerces de détails se comptent.

Près de la ville, sur le champ de bataille de nombreux chevaux devront être enterrés. Les trains sont restreints car de nombreux ponts sont à refaire. Le pain va faire défaut (...).

Ce soir, rassemblement à 17 heures...

Il est 7 heures exactement. Alors que nos troupes s'étaient retirées, l'on peut voir plusieurs soldats isolés se diriger vers le centre de la ville.

A 9h30, la ville est occupée. Vers 11h20, alors que je me déplace dans la ville, à courte distance, j'entends une détonation paraissant venir d'une cave, sans doute tirée sans but et dans la direction des pas. Je poursuis ma route sans difficulté. Peu après, un ordre verbal est transmis: "Ordre est donné aux habitants d'ouvrir les magasins, les portes et fenêtres. En cas de non-exécution, il sera tiré sur les ouvertures" (...).

Vers 15 heures, la même personnalité repasse et dit:

-La municipalité a reçu l'ordre de désigner 20 otages. Tous les jeunes gens et hommes âgés de 17 à 45 ans doivent se trouver devant la mairie, c'est-à-dire à l'école maternelle rue Jeanne d'Arc à 17 heures. Le maire, adjoints, conseillers municipaux, sont présents, ainsi que les trois prêtres: Monsieur l'Archiprêtre de la cathédrale, le chanoine de Saint-Gengoult et l'aumônier

de l'hôpital, de même que le général en retraite B. 75 ans, le ou les docteurs, quelques négociants et d'autres personnalités marquantes. Parmi ces hommes de 17 à 45 ans, vont se trouver de nombreux parents qui accompagnent les leurs. Si l'on ajoute les nombreux amis, c'est une foule nombreuse qui, à la même heure, suit la même direction en marque de sympathie.

Un 75, un deuxième à 4h50...

"Des soldats ou civils cachés ont tirés sur les soldats Allemands..." Tel est le motif donné.

A 16h35, la foule est grouillante, un ordre est donné: "Rendez-vous sur la Place de la République". Ce qui est fait rapidement. Quelques voitures sont à l'entrée de la place. Un vrombissement dans l'air, éclatement avec de nombreux éclats. Des personnes tombent, d'autres, plus nombreuses, se lèvent pour retomber en criant. Le sang gicle, les prêtres et le ou les docteurs portent secours. M'étant rendu en courant dans un abri à l'Hôtel du Gouverneur, de nombreuses personnes y accompagnent leurs blessés, qui se lamentent. Le capitaine en retraite et son fils André sont blessés légèrement. N'étant d'aucun secours, profitant d'une accalmie, d'autres personnes et moi vont sortir. Au dernier escalier, un déplacement d'air nous rejette dans la cave. C'est un 75 qui va s'étaler à cent mètres plus loin.

Je sors pour me réfugier, plus loin, dans le prochain abri. Même tableau, de nombreux blessés. Des personnes ou parents sont près d'eux. Peu après, par un long détour, je me hâte de rejoindre et revoir Monsieur D. que j'avais entraîné et on se retrouve indemnes.

Des volontaires emportent sur les brancards trois morts et de nombreux blessés. On signalera plus tard à la mairie 12 décès et 40 blessés au moins. Pour les décès, le nombre comprend peut-être ceux du 14 juin. Ici, je manque de précision.

NDLR: La consultation des registres de l'hôpital Saint-Charles révèle que l'épisode tragique de la Place de

la République a causé 9 décès et que 25 entrées ont été enregistrées pour blessures plus ou moins graves.

Le soir du 21 juin... 16h à 19h30

Vers 16 heures, à l'angle des rues Gambetta et de la République, une vision d'horreur s'offre à nos yeux. Le côté gauche, trois ou quatre magasins environ, est en feu, lueurs sinistres. Des milliers de flammèches dans l'air qui vont sans doute atteindre le côté opposé. Nous rentrons précipitamment. Un petit nombre d'objets sont transportés chez Monsieur D. Sur sa proposition, nous déplaçons plusieurs matelas du deuxième étage jusqu'au rez-de-chaussée et, après plusieurs heures de travail, je sors pour me rendre à l'abri.

Peu après, ce monsieur sort. A peine a-t-il fait quelques pas, que son attention est attirée par des crépitements derrière chez lui. Hélas oui, un atelier, une fabrique de chaises s'embrase à vue d'oeil. Le feu est alimenté par des peintures. Il nous fait déménager et rejoindre l'abri. Vers la même direction, la boucherie, 7 rue Gambetta, brûle lentement. Rue Mur-des-Blés, la maison Loevenbruck brûle, menaçant à son tour la rue de la République.

Ce sinistre sans précédent va, en quelques heures, détruire plusieurs rues. La Belle Jardinière est une torche vivante, la rue est encombrée de gens transportant, sur des charrettes, ce qu'ils peuvent sauver.

L'angle, au 3 rue Gambetta, n'étant pas immédiatement menacé, j'aide quelques personnes à déménager ou à pousser les charrettes. Ce déménagement est conduit dans la cave de Monsieur Clairier où beaucoup de familles ont trouvé place et surtout bon accueil.

Le lendemain du désastre...

Le 22 Juin, le sort en était jeté... Le côté impair, du 1 au 17, est en ruines. Quelques pans de murs menacent. Un amas de moëllons rend la marche impossible. Cependant, deux magasins, épicerie et bureau de tabac, face au 8, sont intacts,

c'est vrai, mais leur sort est réglé, c'est une question d'heure.

Le côté pair est sauf. Au 4, un coin de poutre va s'enflammer, mais notre groupe, hommes et femmes, s'empresse d'enrayer ce foyer. Les enseignes, les fils télégraphiques, les rideaux de fer sont recouverts par les moëllons. Des odeurs de fumée se dégagent des caves, ce sont des boulets qui enfument un coin que l'on a voulu dégager.

J'ai tenté de parvenir sur l'emplacement du n°3. Il faut renoncer car la chaleur vous brûle la semelle des chaussures.

Le feu est face aux Magasins Réunis. Les pompiers sont en action. L'aumônier de l'hôpital, placé à un premier étage, la lance à la main, travaille et guide afin que le foyer ne s'étende pas vers l'hôpital. Pour cela, on fera sauter une épicerie. D'autre part, on parle de faire disparaître un pâté de maisons très près de l'église Saint-Gengoult.

Ces simples détails sont infimes en comparaison de l'ensemble. Dans notre coin, la paralysie est complète on ne peut se déplacer sans danger. Des ordres sont donnés, l'école maternelle, rue Jeanne d'Arc, bureau de la mairie a été évacuée. S'étant trouvées en danger, les archives sont placées au collège municipal.

Une vision d'horreur...

Vers 20 heures, les caves ressemblent à un véritable taudis. Plusieurs habitants des rues Carnot et Mur-des-Blés, déménagent pour la seconde fois. Les cinq foyers d'incendie vont, dans quelques heures, embraser des rues entières. Que va donc devenir le côté pair de la rue Gambetta? Des sentinelles sont à l'angle de la rue Gambetta. J'entraîne mon bon camarade et lui demande conseil, tout en conservant une lueur d'espoir pour le 3. Je parcours les différentes pièces du premier étage. Les habitants ont reçu l'ordre de ne plus sortir dès 21 heures.

La Belle Jardinière, face à la rue Gambetta est embrasée. Le feu est d'une telle intensité que l'on ne peut se maintenir en face. Le premier étage en flammes

s'écroule dans un fracas, les rayons tombent en lambeaux dans le vide pour atterrir au rez-de-chaussée. A droite et à gauche, le feu est communiqué par des milliers de flammèches qui sont activées par un vent violent de Nord-Est. Vers 21h15, je fais le geste de vouloir retraverser avec l'intention de sauver des souvenirs de famille. Mais des ordres impératifs me clouent sur place. Le revolver sur la poitrine m'oblige à me retirer et rentrer.

Quant aux autres souvenirs restés présents à la mémoire, il est préférable d'observer la discrétion...

Ce sera tard dans la nuit, après un repas léger, que nous attendrons fiévreusement les heures suivantes, car nous craignons l'embrasement de cette rue (côté pair), qui sera heureusement préservée.

Au travers de ce triste décor...

L'armistice a été signé le 21 juin. Des corvées militaires déblaient les rues et bientôt de nombreux prisonniers sont employés à ce dur travail. Plus tard, des civils, avec haches et scies, trieront les chutes de bois enchevêtrées dans les matériaux. Les premiers civils, partis à la dernière heure, en panne dès leur départ, rentrent. On signale, sur la route, de très nombreuses voitures. Il fallut sept heures pour faire un kilomètre. On ne s'étonne plus des misères: la faim, la soif. Certains ont abandonné leur voiture: une panne, un accident.. Chacun veut rejoindre les routes Neufchâteau-Mirecourt vers Toul.

Pendant toute la retraite, les soldats, même isolés, n'avaient qu'un nom en tête, Dijon. Pour les civils, une pensée: Dijon. Ajoutons le désarroi des troupes en retraite, c'était pour le moins un sort peu enviable.

Le centre commercial et les rues adjacentes ne sont que ruines amoncelées, ainsi que toutes les rues menant à la cathédrale. Celle-ci fut en partie incendiée...

Madame la Supérieure de la Maison-Dieu est décédée subitement. Le bâtiment

est en ruines, quelques quartiers riches ne furent pas épargnés, de même la Caisse d'Epargne, la caserne du Châtelet, la Manutention, la boucherie Seren (...) Furent préservés: L'Hôtel de la Poste, l'ancien bâtiment de la Ile D.N.A... dit "du Gouverneur", où sont les bureaux de la mairie.

Au son du tambour de ville

Le sympathique Jules Cartier roule trois coups de baguettes: "Avis du Maire de la Ville de Toul". Sur ce carré de papier, on découvre: le jour et l'heure des distributions: le pain au collègue, la viande chez X..., partout sous la direction de Monsieur Froissart secondé par des personnes bénévoles. Des personnes font la queue, en longues files. Le chiffre approximatif de bouches à nourrir à Toul est de trois mille. Mais des évacués rentrent tous les jours. Il est difficile d'en fixer le nombre (...).

Source de difficultés: la farine est-elle en suffisance? Des boulangeries sont détruites, la main-d'oeuvre manque. Certains n'ont pas de levure, on fera de la galette. La boulangerie de l'hôpital a travaillé pour la ville... Des hommes de 14 à 65 ans ont travaillé la pâte. Pour la viande, difficultés là encore, on a trouvé un père de famille avec d'autres qui ont beaucoup travaillé. Peut-on écrire ce que disait une évacuée de Saint-Mihiel: "Si mes gosses et moi avions un morceau de pain, c'est grâce au maire de Toul". Cette femme, dans son langage ouvrier, bénissait, communiquait sa pensée, son estime à ceux qui avaient la lourde tâche de leur donner le pain et les vivres pour quelques jours.

NDLR: Les extraits que vous venez de parcourir, ami lecteur, appartiennent à un recueil de feuillets anonymes remis à la rédaction en 1980. Nous serions heureux d'en connaître l'auteur que de vieux Toullois pourraient peut-être identifier à quelque indice...

LE DEBLAIEMENT DES RUES DE TOUL



